
Olivier Guyard

Les morts ne
racontent pas
d'histoires



Olivier Guyard

Les morts ne racontent
pas d'histoires

© Olivier Guyard, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-2495-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« C'est dans ce que les hommes ont de plus commun
qu'ils se différencient le plus »

Blaise Cendrars,

Aujourd'hui.

CHAPITRE 1

Du bout de ses hautes bottes munies d'éperons, à force d'acharnement, Charles Avril avait transformé le petit tas de neige amassé sous ses pieds en une flaque informe et boueuse.

Le sous-officier des gendarmes d'élite jurait contre les événements. Il jurait en premier lieu contre l'adjoint qu'on lui avait mis dans les pattes, un tire-au-flanc avec qui décidément le courant ne passait pas. Il jurait contre le ciel et ce froid tenace qui imprégnait la peau des hommes et des bêtes. Il jurait enfin contre lui-même, obligé de réprimer toute cette hargne contenue en lui car il devait bien se l'avouer, sa mission était un échec, on ne manquerait pas de lui signifier en haut lieu.

À ses côtés, de jeunes soldats assemblés en bivouac autour du feu de camp jouaient le grabuge qui avait eu lieu toute la journée. Il s'en était fallu de peu qu'ils y passent, mais ils avaient défendu et conservé leurs positions au prix de leur courage et de leur discipline. Seule la nuit avait interrompu les débats recouvrant les combattants d'une chape d'air froid et humide, coupant net les respirations.

En même temps qu'il soufflait du chaud dans le creux de ses mains, Charles Avril écoutait attentivement le récit enflammé de ces conscrits à peine sortis de l'adolescence, qu'on appelait dans les rangs les Marie-Louise parce que l'Impératrice avait signé le décret de leur mobilisation. Certains, les plus jeunes, regardaient leurs godillots l'air absent tandis que d'autres mimaient leurs assauts répétés des derniers jours, leurs charges glorieuses, leurs combats au corps à corps. Ils avaient bravé leur baptême du feu avec la plus solide résolution. Du moins, péroraient-ils... Charles Avril ne connaissait que trop bien la nature humaine pour croire en la vantardise des uns ou le silence suspect des autres. Il jugeait l'homme sur pièce, dans le feu de l'action.

Le gendarme d'élite porta son regard alentour, attiré par la lumière des feux de camps multipliés à l'infini. Le sixième corps commandé par le maréchal Marmont s'était étalé dans la plaine de Laon depuis les bois de Laverigny jusqu'au village d'Athies. Douze mille hommes exténués d'avoir marché des heures durant puis combattu du matin jusqu'au soir sans interruption.

À quelques mètres de lui, des matelots artilleurs échoués bien loin des rivages de Boulogne-sur-Mer avaient déjà abandonné leur sort aux bras de Morphée, malgré la gadoue souillant tout, les tissus et les hommes. Avril avait remarqué

leurs canons abandonnés dans les champs. Les affûts laissés à la prolonge n'étaient même pas reposés sur leur avant-train. Les fossés en bordure de routes en interdisaient l'accès immédiat.

Par acquis de conscience, le sous-officier déploya sa lunette d'approche afin d'évaluer sa position. Aucun bivouac n'était sérieusement gardé sur plus d'une demi-lieue dans la vaste plaine. Il ne vit pas non plus le balai habituel des reconnaissances parties à cheval explorer les terrains environnants. Aucun quadrillage du périmètre n'était organisé. L'obscurité complète hormis les feux de camps ne devait pas être une excuse, la lassitude générale non plus. Avril hésita un court instant, puis il fit abstraction de ses réticences professionnelles. Les troupes devaient avoir sécurisé la zone lors des combats du jour. Il valait mieux car son adjoint avait déjà installé sur ses ordres leur campement au cœur de la ruche.

Ce dernier se gelait les fesses à deux pas sur le tube éventré d'un tambour. Il était blanc comme la mie de pain dont il rêvait alors qu'il jugeait le fond de sa gamelle garnie d'un maigre bouillon de volaille. Pour donner de la consistance à l'ensemble, il y avait jeté ses derniers biscuits secs, un genre de croquant de granit à s'en briser les molaires. Il fallait bien ramollir le tout, alors il touillait sans relâche jusqu'à obtenir une mixture homogène et il utilisait pour se faire une brindille qu'il tenait le petit doigt levé comme s'il se fut trouvé dans les salons de l'Impératrice. Peu lui importait qu'un peu de terre au bout ait pu se diluer dans le brouet tout juste comestible. Le dégoût n'écarte pas la faim.

Tandis qu'il buvait lentement par crainte d'y fondre sa langue, le gendarme adjoint songeait au doux confort d'une pailleasse. Il était harassé de fatigue. Il aurait donné sa solde pour avoir les pieds au sec. Or là, s'il dormait une nuit de plus à la belle étoile, c'était de la faute du Maréchal des logis Avril qui avait insisté pour reposer les bêtes au lieu de les pousser à rallier Chavignon où bivouaquait l'Empereur.

Plusieurs coups de feu retentirent soudain, au loin. Des tirs sporadiques en provenance des fermes devant le village d'Athies. Les jeunes conscrits du général Arrighi devaient s'amuser à défier l'ennemi depuis leurs lignes de défense. Pourtant, bien qu'elle eût commencé dans l'obscurité la plus totale, l'escarmouche s'intensifia. À moins que ce ne fut le vent qui portât mieux les sons qu'à l'accoutumée.

Le gendarme adjoint observa autour de lui les soldats endormis. Aucun n'avait bougé. Aussitôt rassuré, il se sentit le droit de les imiter mais il n'en eut pas le temps. Une brusque tape dans le dos lui fit se décoller les poumons.

— Debout... ! Prends ton barda... ! Va y'avoir du grabuge... !

Charles Avril n'avait pas mâché ses mots. Quelque chose d'anormal s'était produit aux avant-postes. Tels des chiens de prairies flairant le danger immédiat, certains soldats se dressèrent sur leurs pattes.

La rumeur sourde continua à se propager dans la plaine et s'étendre. Les tirs redoublèrent d'intensité. Ceux-là même qui s'étaient vantés un peu plus tôt de leurs exploits du jour se figèrent dans l'expression d'une peur instinctive.

Ce fut précisément à ce moment que la bousculade déboula en provenance du village d'Athies. Avril s'en voulut presque d'avoir provoqué les événements par la pensée. Le banc des marins de la garde se rassembla à la hâte, subitement éveillé par la menace d'un prédateur invisible. Entre deux courants de fuyards, les matelots artilleurs plongèrent en masse compacte dans le Gulf-Stream de leur unité. Les canons qu'ils avaient abandonnés étaient inaccessibles, ils s'en rendaient compte à présent.

Partout, des hommes en arme sans direction apparente. Ils avaient tous reconnu cette fois-ci les signes avant-coureurs d'une catastrophe. Les vieux grognards avaient déjà endossé leur havresac, vérifié l'état des cartouches dans la giberne, inspecté le mécanisme de leur arme à feu. Ils avaient rejoint en premier les galonnés qui tentaient de garder leur calme en rameutant les retardataires. Les commandants de sections haranguaient la foule paniquée de leurs soldats, l'épée brandie en l'air. D'une main ferme, tels des phares isolés brisant les flots tumultueux, ils triaient les épaves venues se fracasser sur leur rempart, gardaient les uns, renvoyaient les autres vers une prochaine balise.

L'ennemi devait avoir attaqué par surprise. Les crépitations se rapprochaient. Quelques coups de mitrailles répondirent aux fusils. L'artillerie légère était de sortie, l'affaire était donc sérieuse.

Charles Avril et son adjoint se frayèrent tant bien que mal un passage à travers les tourbillons de la soldatesque en mouvement. Le subalterne marchait devant, les yeux rivés au sol afin d'enjamber les nombreux débris de bivouac oubliés dans la précipitation ou bien encore les aspérités du terrain qu'il discernait au dernier moment. Il était marqué à la culotte par Avril qui le tenait d'une main ferme. Les gendarmes s'éclairaient à la seule lueur des foyers disséminés sur leur passage. Un piquet de voltigeurs passé tout près d'eux en sens inverse manqua de briser leur unité. Avril ordonna à son subalterne de tirer son sabre et de l'agiter en avant comme une menace. Ils ne devaient se séparer sous aucun prétexte, au risque sinon de se perdre dans la cohue. Le binôme accéléra le pas, sans toutefois courir pour ne pas céder à l'épouvante.

Le sous-officier indiqua ensuite au gendarme de s'orienter de biais par rapport à la foule, ce qui ajouta de la difficulté, mais il fallait aller au plus court pour atteindre rapidement les bois de Laverigny où se trouvaient leurs chevaux.

Le péril imminent ayant ressuscité les ardeurs, un concert de voix se fit soudain entendre. Chacun en appelait au courage de l'autre :

— Aux armes... ! Aux armes... ! Vive l'Empereur... !

Charles Avril les vit arriver en premier. D'abord des silhouettes vaporeuses détachées dans l'obscurité d'un nuage de fumée, puis plus précisément, le poitrail transpirant des chevaux lancés au galop et juché dessus l'ennemi vociférant, la lance effilée tendue en avant, luisante dans la lumière des incendies naissants, prête à s'abattre. La cavalerie prussienne chargeait à l'aveugle. La déferlante allait bientôt rouler, puis tout emmener dans son sillage. Avril lâcha son équipier afin de s'assurer que ses pistolets fussent bien armés. Il s'empara de l'un d'entre eux, puis il serra la poignée de son sabre, au cas où. Il constituait l'arrière garde. Pour le moment, il fallait accélérer encore, alors il commanda au gendarme le devançant d'enclencher le pas de course.

Les balles ne tardèrent pas à siffler à leurs oreilles. Leur direction était pourtant toute autre que l'élan général, mais des fantassins isolés, des cavaliers venus de nulle part les doublaient, à toute allure. Plusieurs fois leur unité fut rompue par l'itinéraire aléatoire de ces excités. Avril se retourna afin d'y voir plus clair. Le sixième corps avait changé de cap brusquement, pressé en queue par la charge de cavalerie ennemie. La masse compacte des fuyards courait désormais dans le même sens qu'eux, en direction des bois de Laverigny. La panique du troupeau ravagerait tout sur son passage.

Le sous-officier se remit dans le bon sens. Il aperçut devant lui l'ombre infinie des bois se détacher de l'horizon bleu-nuit. Ils étaient encore loin de l'objectif. Attiré par un pressentiment, il se retourna de nouveau. L'ennemi approchait. Il était là, à leurs trousses, hurlant à tout bout de champ :

— Hurra... ! Hurra... ! Am angriff... ! Hurra... !¹

Puis, tout arriva très vite et ce fut le choc. Vision d'apocalypse. Indicible mêlée de casques et shakos en bataille. Baïonnettes dressées, ultime rempart. Balles perdues qui sifflent et ricochent sur les cuirasses, grotesques casseroles martelées. Etincelles. Corps qui craquent piétinés sous le poids des sabots. Regards désespérés des fantassins condamnés à une mort certaine. La pointe de l'épée qui transperce d'un coup l'abdomen comme un bout de viande piqué dans l'assiette. Le sang coule, jaillit, s'échappe de partout. Dragons prussiens hystériques vociférant, la lueur de folie dans l'œil. Un trompette pris dans la

nasse des corps au contact fait tournoyer son instrument comme un fléau, assénant des coups d'Hercule sur ses assaillants. Relents de sueur acidifiée, d'excréments lâchés sans retenue. Lame d'acier rougie, dégoulinante jusqu'à la garde. Tuer à tour de bras. Des mots allemands. Un lieutenant français, le corps percé de plusieurs coups jette en l'air des « pitié ! » tandis que ses mains agrippent une jambe au passage, dans un dernier spasme. Un autre à quatre pattes, une lame plantée dans les reins abandonnée ici par une main lâche. Le corps d'un artilleur sans tête se vide par le cou. Il tombe à la renverse. Un autre hurle, coincé sous le cadavre déchiqueté d'un cheval. Des visages se succèdent ; nez coupés, joues tranchées, mâchoires fracassées. La sueur perle du front vers les sourcils comme la pluie sur un carreau de fenêtre. Des picotements chatouillent les yeux. La vue se brouille. Etourdissement...

Charles Avril n'avait pas eu le temps de compter les victimes périssant sous ses yeux. Il s'était contenté de suivre sa route, sans se laisser décrocher par son adjoint. Il trébucha tout à coup sur le cadavre d'un lignard étendu sur le dos, l'œil tourné, le front ouvert. Le sang avait repeint son visage. Le sous-officier se releva aussitôt afin de ne pas lâcher son partenaire, mais on l'en empêcha. Il para d'un coup de sabre une lance dirigée droit sur sa poitrine. Il roula à terre pour éviter le cheval de son assaillant précipité sur lui, se releva de nouveau et fit feu dans la direction du lancier prussien l'ayant dépassé. Ce dernier chuta sans vie au sol. Le cheval à vide continua sa folle cavalcade.

Avril s'arma du second pistolet après s'être débarrassé du premier en le jetant au visage d'un uhlan autrichien. Le Maréchal des logis excellait dans l'art du combat. Il analysait chacun des paramètres de sa position en une fraction de seconde, puis il choisissait en conséquence son attaque avant que son adversaire n'ait encore cillé. Il pratiquait également l'esquive à la perfection, mais là... Il était submergé. Les vagues d'assaillants se succédaient à un rythme effréné.

Les bois de Laverigny étaient tout proches, à présent. Charles Avril se retournait de temps à autres pour parer les coups de sabres qui pleuvaient dans son dos. Il allait enfin raccrocher au train de son auxiliaire lorsqu'un violent impact le projeta à terre, une fois de plus. Avril se releva sans broncher, puis palpa son dos mentalement. Le manteau qu'il portait roulé sur lui-même en bandoulière avait servi de bouclier. Son agresseur entre-temps s'était volatilisé dans le tumulte des combats.

Le Maréchal des logis s'élança de nouveau. Il parvint heureusement cette fois-ci à rejoindre son adjoint, en dépit du handicap de ses lourdes bottes. Ce fut alors qu'il vit jaillir une gerbe d'étincelles depuis le haut d'un sabre. Le bout de lame,

brisé par le ricochet d'une balle perdue, frôla son œil gauche d'un souffle, mais il ne manqua pas en revanche, la bouche de l'anonyme accroché à ses basques. Les deux lambeaux de la lèvre supérieure du malheureux s'ouvrirent de part et d'autre, laissant apparaître le décor rougeoyant de ses gencives rose bonbon.

Charles Avril ne s'arrêta pas à ce léger incident de parcours. La barrière des bois n'étant plus qu'à un jet de carabine, il continuerait de courir tant qu'il vivrait. Un frisson le parcourut toutefois, lorsqu'il distingua en lisière, deux lignes de fantassins répéter leur manœuvre, comme à l'exercice. Les lignards étirés sur cinquante mètres s'avancèrent de deux pas. Le premier rang, un genou à terre, le fusil en joue. Enfin la riposte française... Avril ne rêvait pas. Il était pris à revers, ainsi que tous les fuyards, coincé entre l'ennemi et la relève. D'ailleurs, il ne fallait pas chercher plus loin l'origine du bec de lièvre de l'anonyme qui se tenait la bouche à deux mains derrière lui.

La ligne française s'apprêtait à faire feu. L'officier chargé de la manœuvre n'avait pas l'air contrarié de son positionnement bancal. Il devait se conformer aveuglément aux ordres : Arrêter l'ennemi coûte que coûte... Avril voulut éviter un carnage parmi les siens. Il tenta de se faire reconnaître en hurlant « Vive l'Empereur » ! Les fantassins formant la ligne croyant à une ruse ennemie ne tinrent pas compte de ses avertissements. La salve de mousqueterie roula d'un bord à l'autre de la ligne, le temps d'une formidable illumination, suivie d'un chapelet de détonations. Une forêt d'hommes fut fauchée par le plomb. Le reflux des corps hachés menus par la mitraille leur arriva dessus comme un uppercut à la pointe du menton. Charles avril croula sous le poids de tant de kilos de chairs amassés sur lui. Une douleur dans la nuque lui paralysa un instant la colonne vertébrale, mais il put reprendre rapidement l'usage de tous ses membres. Il tira à lui son adjoint qui gisait au sol, inerte, la figure noircie par la poudre d'une amorce brûlée à bout portant. La résistance que lui opposa le corps sans vie de ce dernier lui arracha un grognement. Effort inutile.

Charles Avril ne se laissa pas détourner de son instinct de survie par le spectacle de la mort à ses trousses. Il entreprit de contourner en rampant à quatre pattes la première ligne des fantassins ayant fait feu. La seconde s'apprêtait à tirer elle aussi, aux ordres de l'officier imperturbable. Celui-là avait bien conscience de la bévue mais il n'y voyait goutte dans tout ce fatras des troupes emmêlées et puis ce n'était finalement pas son problème.

Le gendarme d'élite se releva quelques dizaines de mètres plus loin, tandis que dans son dos détonnait la deuxième salve de mousqueterie. Il avait passé l'orage. Ainsi qu'un petit groupe de soldats aguerris aux replis défensif, il